L'IMAGE DE L'ESPAGNE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE À LA CROISÉE DE L'AN 2000. L'EXEMPLE DE *LA SAINTE FAMILLE*

MONTSERRAT SERRANO MAÑES
Universidad de Granada

La fin de ce XX siècle est, de toute évidence, très mouvementée sous tous les points de vue. Certains changements, dans le domaine de la littérature, ont été amorcés aux alentours des années 70, ou parfois même dès le début du siècle. Ces changements se dessinent plus ou moins clairement, mais un travail de sédimentation s'impose. Dans ce siècle de l'éphémère, tout peut encore se dissoudre, tout peut cristalliser.

Cependant, puisqu'il nous faut des points de repère, il serait intéressant de fixer notre attention sur les persistances, si toutefois elles existent. Et il s'avère, du moins il me semble, que comme des fils d'Ariadne, certains éléments, certaines thématiques, caractères et autres, ne se cassent pas, qu'ils subsistent parfois égaux à eux mêmes, parfois aussi sous différentes formes qui cachent un même fond, une même image. Et il semblerait, à bien regarder, que certains clichés ont la vie dure.

Nous sommes à l'aube d'un millénaire —à l'année près, selon certains. Et nous allons mettre les pieds dans un autre siècle. Des rapports existent qui sont bien visibles: notre fin de siècle ressemble à s'y méprendre —sauf l'espoir et l'innocence perdus!— à la fin du XIX: par les attitudes, par l'instabilité, par un certain esprit décadentiste... Seulement, plus les moyens, les médias, prennent de l'importance, plus la science accélère dans la course du savoir, plus tout va vite, trop même, et même en littérature.

On peut se demander, en restant dans le domaine littéraire, où trouver des canots de sauvetage. Il semble que nous ayons besoin de points de repère, des éléments qui nous montrent que tout continue son bonhomme de chemin. Et c'est peut-être dans les petits détails que nous pouvons trouver ces points d'ancrage littéraires. La première remarque que nous pouvons faire c'est que, malgré tout, les clichés, les stéréotypes, ne disparaisssent pas facilement: il faut plus de quelques siècles pour les changer, si toutefois cela se peut.

La Philologie Française à la croisée de l'an 2000, 179-187.

Si l'idée du XIX s'impose d'elle même dès que l'on pense à notre agité XX siècle, une autre petite idée vient s'ajouter, pour moi, à celle-ci: ces écrivains du siècle passé voyaient et décrivaient l'Espagne d'une certaine façon ; est-ce que cette vision a changé dans la littérature française pendant ces derniers cent ans? Je crains fort que non. La vision de l'Andalousie en particulier, et peut-être plus encore celle de Grenade, ville espagnole mytique entre toutes dans l'imaginaire français, apparaît immuable dans l'oeuvre d'un auteur du milieu de notre siècle, Louis Aragon[1]. Mais qu'en est-il de l'Espagne dans le roman français contemporain, dans le roman fin de siècle? Je suis tentée d'affirmer que rien —ou presque— n'a changé: l'Espagne reste toujours liée aux mêmes images, auxquelles sont venues s'ajouter la "movida" et les "tapas", qui côtoient toujours ce côté noir, disparu il y a plus de 25 ans, et que nos chers voisins ne cessent de trouver —ou plutôt de chercher— dans chaque petit recoin.

Nombreux sont ceux qui citent l'Espagne, plus nombreux encore sont ceux qui ont visité, dans certains cas habité, notre pays, ou qui ont seulement lu ou écouté les rapports d'autres compatriotes. Les citer tous serait de toute évidence impossible. Mon choix s'est porté spécialement sur un auteur qui, d'une certaine façon, fait partie, à mon avis, d'un courant romanesque "baroque" cultivé de nos jours avec habileté par un certain nombre d'auteurs: Pierre Combescot. Et ceci parce que le titre de l'un de ses derniers romans, *La Sainte Famille*, avait de quoi attirer l'attention du lecteur. En outre, il s'avère que, sous l'apparence de recherche ou reconnaissance d'une hipothétique famille, celle issue d'une sainte Française (Thérèse de Lisieux), et de l'assassin Pranzini, la vraie protagoniste du roman est justement l'Espagne, ou plutôt l'accumulation de ses clichés, le tout agrémenté par la mise en vedette de certains goûts ou tendances sexuelles particulières: toros, toreros, castagnettes, marquis corrompus, gitans, sang, vengeance, guerre civile... Tout y est.

Quelques éléments surtout attirent au premier abord l'attention du lecteur: l'ampleur accordée au monde des toros, dont la géographie ne se limite pas à l'Espagne, mais aussi à la Camargue, comme si la figure de cette bête mythique unifiait ces deux espaces[2]. Je ne voudrais pas m'étendre ici sur cet aspect-là, en quelque sorte subsidiaire, mais il faut en tout cas tenir compte que l'auteur montre des connaissances assez poussées, qui laissent croire à sa fascination pour le monde de la tauromachie. Il se plaît à utiliser des mots et des phrases de l'argot "taurino"[3] —"Ay !qué bonitos toros ensabanados" (*S.F.*, p. 86)[4] ; "Ay qué bonito toro! Mira! mira, toro "(*S.F.*, p. 274)—, il est vrai pas toujours de manière exacte —"Comme, jadis, le vieux Lagartijo et le jeune Guerrita donnant la

1. Vid., à ce propos, *Le Fou d'Elsa*, où Aragon, comme le fait P. Combescot dans son roman, lie étroitement la Guerre Civile espagnole à la Deuxième Guerre Mondiale en France, bien que les visées du premier soient tout à fait politiques. Autre coïncidence, l'apparition répétitive de la figure de Lorca. Sur la vision que Aragon veut faire passer de l'Espagne dans *Le Fou d'Elsa*, vid. M. Serrano, 1999, I: 293-304.

2. Le système spatial de *La Sainte Famille*, qui va de l'unification spatiale à la spatialité ouverte à de divers degrés, offre un intérêt particulier. Pour ce qui est de la réflexion qui nous occupe, il faut dire, avec G. Bachelard (1981: 162), que "Tout est indice avant d'être phénomène dans ce cosmos des limites".

3. Le tout assaisonné de mots caractéristiques du milieu: manoletina, picador, temporada, mano a mano, muleta, barrera...

4. Les indications de pages renvoient à: P. Combescot, *La Sainte Famille*, Paris, Grasset 1996. Dorénavant, le titre sera rendu par les sigles *S.F.*

suerte al limon" (*S.F.*, p. 294), "A los cincos de la tarde, Pépété !a los cincos y suerte, maestro, suerte! Hazle ver que tienes cojones" (*S.F.*, p. 312)[5] ; et il laisse supposer une certaine connaissance de l'espagnol, en risquant même des traductions pour ses lecteurs: "No te parece?" qui, en espagnol, équivaut à notre "n'est-ce pas?" (*S.F.*, p. 144), ou encore, dans la bouche de la Reine Isabel II: "Ay !muchachos al avio!" —Hé !garçons à l'ouvrage!. (*S.F.*, p. 144), et un peu plus loin: "Nada! Si nada! Ello mi dira", —Rien !voilà ce qu'il me dira!" (*S.F.*, p. 145)[6]. Il en arrive même à supposer une éthymologie pour le nom Caïfa, absent de nos dictionnaires, mais peut-être utilisé dans l'argot des milieux interlopes que l'auteur semble fréquenter[7]:

> La Caïfa !Un joli nom pour un chef de bande! Ce mot, qui signifie en espagnol: homme cruel, bourreau, provient du nom du grand prêtre devant qui Jésus fut amené au sortir du Mont des Oliviers et qui après avoir déchiré ses vêtements et crié au blasphème cracha au visage du Christ. (*S.F.*, p. 101)

De la même façon il se complaît souvent à transcrire le français avec l'accent espagnol: "Oune salope dé première qué cé commizaire Souréna; oune boulotteur dé tous les râteliers !Ma! j'en fais mon affaire..." (*S.F.*, p. 278)[8].

Ce monde étrange, presque onirique, est peuplé de personnages hauts en couleur. Et, si pour la plupart ils semblent inventés de toutes pièces, certains d'entre eux ont une existence certaine, soit dans le passé, soit dans le présent du narrateur. Ce qui ne l'empêche pas, pour continuer jusqu'à la fin à jouer le jeu du trompe-l'oeil, d'ajouter à la fin du roman ce qu'il appelle un "Dictionnaire des personnages et des lieux".

Ce qui nous intéresse, dans ce cas-ci, et devant l'impossibilité de suivre la trace de tous ces personnages, est de choisir certains des noms réels espagnols que Combescot introduit dans son roman. Il ne faut pas oublier, nonobstant, les rérérences littéraires, dont quelques-unes prennent une certaine ampleur— comme celle qu'il dédie au "plus espagnol des poètes" (*S.F.*, pp.203-205), Luis de Góngora y Argote, dont il insère même quelques vers. Plus d'ampleur encore prennent les allusions à Don Quijote de la Mancha

5. Phrase commune dans certains contextes, et qui prend racine dans le caractère machiste des Espagnols. Cependant, la perception de M. Del Castillo (1977: 439-445) nous semble, au moins de nos jours, un peu bizarre: "On prend des poses, on roule la voix, on se veut 'muy macho' (très mâle). Les hommes ne cessent de tripoter leur verge. En avoir ou pas [...]. Cela ne signifie aucunement que les pratiques homosexuelles y soient plus fréquentes qu'ailleurs. Mais l'organisation sociale baigne dans un climat d'homosexualité latente."

6. Ce type d'exemples est assez abondant: les toreros s'embrassent à la manière espagnole —"un abraso à l'espagnol"—, on peut prodiguer une passe "de frente por destras", ou nous pouvons trouver des phrases du type "Si verdaderamente un maricón...Uno de verdad! Mariconissimo !" (*S.F.*, p. 335).

7. À souligner le fait que tout au long de *S.F.*, où la plupart des personnages ont des penchants homosexuels, ceux qui appartiennent au noyau "gitan" de la famille sont tous des couples de jumeaux frère-soeur identiques, ce qui nous renvoie à l'idée exprimée par G. Durand (1969: 439-445) sur les types sexuels et les régimes archétypaux, car l'idée de l'androgyne plane toujours sur ces couples.

8. Les exemples son nombreux: pp. 76, 88... Et Combescot n'est pas le seul auteur à avoir utilisé ce recours, quoique dans le cas que nous allons citer, tiré de M. Denuzière (1979: 53), l'effet recherché soit la comicité sans méchanceté : "Quand jé soui venu à la mésonne du señor, on avait pas dé chienn...[...]Eh !oune chienn ça fait du travail dé plou, surtout une grande chienn comme loui !".

(*S.F,* 192-193 ; 290) ; dans ce cas, il se permet de jouer le même jeu, si l'on peut dire, de Cervantes, en introduisant de temps en temps l'auteur inventé par celui-ci, Cide Hamete Benengeli: "l'Ange ou si vous préférez Sid' Hamet Ben Engeli, historien et spécialiste en affaires d'Égypte" (*S.F.*, 355).

Evidemment, les références à Lorca ne pouvaient pas manquer, associées dans certains cas à des relations homosexuelles: "...et Granito aussi qui, lui, fit coup double, précipitant dans le veuvage à la fois Encarnación López, dite l'Argentina, et le poète García Lorca, quand il troua la peau au matador Sanchez Mejías;" (*S.F.*, p. 289).

Chronologiquement, nous voyons apparaître, déjà dans le domaine plus ou moins historique, Les Rois Catholiques (*S.F.*, 205), le Grand Capitaine et Alvarez del Pulgar (*S.F.*, 212), Charles Quint écrivant à Rabelais (*S.F.*, p. 146), Charles II et le Conde de Villamediana (*S.F.*, 159). Et surtout la Reine Isabel II, qui prend souvent la parole et dont Combescot étale les moeurs et les relations: ainsi de citer son mari, Francisco d'Assise, appelé vraiment par la reine 'la Paquita' (*S.F.*, p. 145), ou de hasarder, en la faisant parler de son fils le roi Alphonse XII : "Il n'a pas fait long feu le pobrecito... que voulez-vous c'est qu'il était faible des bronches comme le général Puigmolto. L'atavisme, c'est une chose effrayante" (*S.F.*, p. 146). Alphonse XIII est aussi au rendez-vous à plusieurs reprises: sa façon de fumer (*S.F.*,204), ses étés à Saint Sébastien (*S.F.*,130), les tentatives d'attentat contre lui et la jeune reine (*S.F.*, 142-143), la dictature de Primo de Rivera (*S.F.*, 208).

Plus près de nous, éclatant comme des feux d'artifice, le roi D. Juan Carlos I, accompagné de son père D. Juan, le jour des funérailles de D. Alfonso XIII à l'Escurial (*S.F.*, p. 358-359). Et à côté du respect qu'il montre pour ces figures historiques actuelles[9], il ne peut pas s'empêcher de dérailler en répétant à sa façon le cérémonial (*S.F.*, p. 358-359). Cependant, le côté le plus significatif de cet épisode, est la scène imaginaire et rocambolesque, ridicule et de toute évidence fausse, mais regorgeant d'humour noir, de la rencontre —houleuse est le moins que l'on puisse dire— entre Mª de las Nieves, la Marquise Rouge, et Carmen Polo, "Hallucinante et sinistre vision de deux oiseaux se becquetant":

> "Salope! mes pendentifs! Tu vas me les rendre, mes émeraudes, voleuse !Ah! tu ne veux pas me les rendre ? c'est ce qu'on va voir !..."
> [...]
> Doña Maria de las Nieves récupérait son patrimoine. Elle arracha les émeraudes Borgia qui pendaient aux oreilles de Carmen Polo, veuve Franco, laquelle avait pris sa place, la dernière de cet auguste aéropage, en tant que señorio de Meiras et depuis peu grande d'Espagne. (*S.F.*, p. 360).

Cet incident, inventé de toutes pièces, nous permet de faire marche arrière pour nous approcher des deux époques qui attirent particulièrement les français: la Reconquête, avec les images immuables du beau et élégant Arabe, seigneur des plus belles villes de l'Andalousie, l'Inquisition, qui irait avec, et la Guerre Civile, que Combescot lie étroitement avec la deuxième Guerre Mondiale telle qu'elle s'est déroulée en France.

9. Le même respect que montre M. del Castillo (1977: 318-320), lequel, avec une clairvoyance inouïe sur le monarque et ses futures premières années de règne, décrit cette figure inconnue à l'époque —surtout des Espagnols—, et signale la possibilité d'ouverture sur le futur que D. Juan Carlos représentait en 1977.

Pour ce qui est des racines arabes, il ne manque ni l'allusion littéraire —"Le Maure Gazul ressuscité!" (*S.F.*, p. 194)—, ni les origines typiquement "mauresques": "Ce fatalisme que tous les Morón, et lui, dernier des marquis de Fuentevaqueros, plus que tout autre, ont hérité de leurs ancêtres maures". (*S.F.*, p. 35-36)[10]. Il ne manque pas, évidemment, des références à la Légende Noire si bien entretenue par nos voisins —et pourquoi pas ne pas le dire? par nous-mêmes—, qui embrasserait les Conquistadores et leur cruauté —"conquistadores au cuir tanné par le grand large et les vents alizés, barbe taillée en feuilles d'artichaut, et moustaches aiguisées en rapière, tous grands déracineurs de continents et massacreurs d'Indios" (*S.F.*, p. 120)[11]—, ainsi que les allusions à l'Inquisition: "La limpieza de sangre", ajoutait-il en espagnol, alors que le reste de la lettre était en français. Cette expression, il l'avait héritée de la Sainte Inquisition traquant le juif et le morisque"(*S.F.*, p. 176). Le parallélisme entre l'Inquisition et les années noires de Franco, comme si le fil du temps ne s'était jamais cassé, découle tout naturellement pour Combescot d'une manière particulière d'être de l'Espagne, d'un substrat assez obscur et immanent:

> Tout en don Pépin indiquait ce qu'elle appelait: "un maricón de abanero (sic)" ; une folle à l'éventail ou tout simplement une "tordue". En tout cas une de ces excroissances qui lèvent en Espagne comme des champignons malgré la rigueur du corset inquisitorial mis en place par le Saint Office et plus tard par la police de Franco. (*S.F.*, 317).

Ceci lui permet, par une de ces volutes narratives si caractéristiques de l'auteur, ce qui en fait l'un des charmes du roman, d'introduire, en emboîtant le temps, Charles Quint faisant un pied-de-nez à l'Inquisition:

> Ce couvent avait jadis eu pour abesse cette Sor Magdalena de la Cruz que Charles Quint nuitamment venait consulter pour ses dons de voyance avant que l'Inquisition ne lui mît la main dessus: car elle avait des accointances avec de petits démons qu'elle prenait soin, cependant, de faire baptiser comme elle le confessa par la suite. C'était une âme en folie comme il s'en trouvait, à l'époque, en Espagne . (*S.F.*, p. 123)

Les allusions à la Guerre Civile prennent plus d'ampleur, et certaines des descriptions, quoiqu'elles regardent la tuerie d'un seul côté, sont chargées de vérisme (*S.F.*, p. 20). Le mélange, déjà mentionné, de personnages fictifs et réels[12], continue: nous retrouvons, entre autres, la Pasionaria, Durruti, Queipo de Llano etc., ou des noms de fusillés parmi

10. "Proclamant comme l'ancêtre maure, qui sait juif converti ? 'yo soy un hombre'." (*S.F.*, p. 204). "Perclus du vent des mots, tournant et grinçant comme les moulins de la Manche, il était cependant l'Espagne. Tout gonflé du triste chant du Maure qui en appelle à la nuit "Ya la-i-la, ya la-i-la..., il l'était éternellement" (*S.F.*, p. 206).

11. Et, si rien qu'à les voir on sait par leur apparence physique qu'il s'agit d'Espagnols —"A leur gueule simplement, sans même les entendre proférer des jurons étouffés, l'Ambassadeur les eût reconnus pour Espagnols" (*S.F.*, p. 179)—, parfois aussi ils apparaissent, il faut bien le dire dans des contextes très sexualisés, tels des demi-dieux auréolés par l'Histoire: "Parfois, il lui arrive, [...] de déflaquer, juste pour l'avoir regardée s'éloigner dans les remous des draps, frêle esquif emmâté par le jeune Espagnol, implacable et beau comme un conquistador, et fauve comme l'or vierge du Nouveau Monde". (*S.F.*, p. 243)

12. Nous retrouvons même, comme confesseur de Franco, le Padre Llanos, ce qui ne peut qu'étonner, celui-ci étant le jésuite qui passa une longue partie de sa vie dans ce qu'on appelle El Pozo del Tío Raimundo. (*S.F.*, p. 259).

lesquels le Recteur de l'Université de Grenade et le premier magistrat de la ville et beau-frère de García Lorca, Manuel Fernández Montesinos, ce qui lui sert notamment à introduire une fois de plus la figure ce ce poète:

> Et ils repartaient les gandins du crime organisé, les assassins de l'aube, pommadés, gominés, cravatés, gantés de frais, par les chemins de la nuit zigzaguant entre les champs d'orangers et les oliviers aux feuilles miroitées sous la lune. Et pourtant cette nuit-là il n'y avait pas de lune, une de ces lunes rondes pour office du tourisme, découpée dans du papier d'argent et qui vient s'accrocher, avec un bonheur naturel, au balcon forgé vers lequel montent, en *ut* mineur, les accords capiteux d'une guitare —pas de lune, donc, quand ils s'en vinrent tuer le poète du jasmin et de l'amour obscur ; seulement la profonde touffeur du sang mêlé au parfum d'une terre vanillée, sommeilleuse, épaisse déjà, lourde de tant de morts." (*S.F.*, p. 19-20)

Les villes espagnoles privilégiées —si dans ce cas-ci on peut employer ces mots—, sont Séville et surtout Grenade, avec la description de la semaine de terreur de l'éte 1936 et la barbarie des phalangistes et d'un bataillon de Marocains[13]. La brutalité de la guerre, le contraste entre la beauté de Séville et l'odeur de mort de toutes ces années, est rendue avec réalisme, malgré le cliché introduit à la fin du paragraphe, et qui explique, pour le narrateur, cette obscure vision venant du fond des temps:

> L'Espagne comptait ses morts. Chacun vivait dans la peur de la délation. Paco-la-crapule et sa police maquignonnaient le pays. Aux années de sang succédaient les années de plomb. Cependant Séville, chaulée de frais, printanière dans le parfum des orangers, affichait un air de belle qui se défend malgré le trou du cul endommagé par la bougnoulerie de l'armée d'Afrique qui y avait déferlé aux premiers temps de la guerre civile. A l'aube parfois on entendait la salve d'un peloton de l'autre côté du Guadalquivir. Généralement la mort venait plus sournoisement par le garrot serré d'une main de praticien dans le jour louche du cachot sous l'oeil vide de ce témoin sans commisération qu'était alors devenu le prêtre, figurant immuable et privilégié de toutes les inquisitions. Des charniers, un peu partout, fumaient secrètement cette terre excessive, et violente. (*S.F.*, p. 194)

Quant à Grenade, la beauté de la Sierra embrasée par le soleil lui a fait perdre son nord ; car, effectivement, tout en renforçant cette image d'une Espagne violente et cruelle, il inverse les points cardinaux: soit pour des effets esthétiques peu probables, soit par une mauvaise perception de ses souvenirs, le soleil, ici, se couche à l'Est ; peut-être s'en est-il souvenu, inconsciemment, que tout est possible à Grenade:

> Les soirs d'été, près des arènes, dans les pueblos autour de Grenade il avait déjà respiré ce parfum fade de chairs tournées quand sur le soir, alors que le soleil angulaire laisse

13. La citation est trop longue pour la rapporter ici. Il suffit, je crois, d'indiquer comment l'auteur décrit la ville et énumère ses quartiers —l'Albaicin, les berges du Darro, le Sacromonte—, en même temps que la mort dévale vers la plaine: "Puis quand ils en eurent fini avec les ouvriers et les gitans, ils descendirent vers les beaux quartiers, calle de Molinos, pour arrêter les avocats, les médecins, les professeurs d'université, et les exécuter sommairement." (*S.F.*, p. 19). Là, on remarque une petite erreur de renseignement de la part de l'auteur, vu que la rue Molinos et ses alentours, avec ses "corralas", étaient habités par des gens humbles ; les classes sociales fortunées et certains intelectuels habitaient un peu plus haut, dans ce qu'on appelle le quartier de "los Jardines de Belén".

> derrrière lui une traînée de feu avant de s'écraser incandescent par-derrrière la sierra, est débité en quartiers, après avoir été écorché minutieusement, le denier toro de l'après-midi. C'est tout le paysage alors qui s'englue dans le sang du fauve; le village, la vallée, l'Andalousie, l'Espagne, cruelle et avide de sensations fortes, enivrée d'elle-même, de ces hécatombes tauroboliques; héritage des temps immémoriaux qui, se perpétuant aux quatre coins de cette terre aride, tannée par les vent et exaltée par les songes, a fini par la modeler à l'image de la peau boucanée du monstre. (*S.F.*, p. 201).

Les portraits topiques de l'Espagne se succèdent. A l'ambiance africaine à la Gautier[14] succèdent des paysages, assortis des "toros de l'Espagne éternelle" (*S.F.*, p. 33-34), des corridas infâmes dans lesquelles les rôles toro-torero se sont inversés, et qui méritent pour tout commentaire: "Ce fut cruel, un peu fou, parfaitement espagnol. Cela passera par pertes et profits avec les horreurs de cette guerre civile" (*S.F.*, p. 156). Et une image en noir et blanc où le passé le plus lointain se mélange avec celui de nos jours. Rien dans ce paysage immuable ne peut donc changer:

> Sous de grands nuages traînants et incendiés surgissait, petit à petit, du martèlement des rimes, de cette forge des mots, un pays d'une aridité mortelle, avec ses mamelons pelés, creusés d'ombres, ravinés de gorges encaissées aux eaux grondantes et saisonnières. Un pays effrayant et splendide, gris et noir, éclairé par instants de lueurs vertes. Un pays implacable, fossilisé, de granit pilé, s'animant d'étroits et rouges reflets, comme la flamme de ces cierges que l'on allume au moment où vacillant dans leur pourpre les Majestés Catholiques au fond d'un monastère recommandent pour une ultime fois leur destin à Dieu. (*S.F.*, p. 204).

Et, par le même procédé, un glissement se produit entre l'Espagne de la guerre et l'actuelle, ce qui a pour effet de généraliser encore un peu plus l'idée —ô combien étendue— de l'Espagne noire. Le paysage et les hommes se ressemblant, l'image de la mort plane pour toujours sur nous, et nous pénètre:

> Abandonner nos armes en cet automne de 1944 vous n'y pensez pas, camarades !Alors que l'Espagne est là, à notre portée, tannée par le soleil. Exsangue, mordue, grignotée. Le soir y jette un velouté trompeur, comme un songe flottant, afin de dissimuler sa vraie nature: cette suggestion de la mort qui s'y exhale, continue, obsédante telle une idée fixe. Oui l'Espagne constamment hésite entre le caveau et le charnier. Rien d'agréable ni de tendre ici. Même les collines possèdent quelque chose de fébrile, de raidi. On voudrait croire un instant à un apaisement avec le crépuscule ; c'est un appel à l'insurrection. De grandes inquiétudes y empoignent l'âme qu'amplifient une continuelle glorification du cadavre, de l'autodafé, et aussi ce songe chimérique du passé. (*S.F.*, p. 257-258)

Mais, à côté de ces topiques de l'Espagne éternelle, nous en trouvons d'autres beaucoup plus modernes, et plus amusants: le Français extasié devant l'ambiance des tascas (*S.F.*, p. 268) des bars à tapas (*S. F.*, p. 257), des bodegas, et qui, en connaisseur,

14. "C'était par une fin d'après-midi d'une de ces journées africaines telles qu'en connaît l'Andalousie". (*S.F.*, p. 59). Phrase qui n'a rien à envier le chapitre que M. Del Castillo (1977: 303-304) a intitulé "En pays d'Islam".

veut faire connaître aussi bien le flamenco (*S. F,* p. 256) que le "queso manchego" (*S .F.*, p. 121), les marques de bière (*S. F.*, p. 193) ou le deuxième sens du mot "chorizo" (*S.F,* p. 198).

Nous avons trouvé, tout au long de notre lecture, comme il a été déjà dit, un mélange frappant de noms inventés et réels, ceux-ci déplacés ou non de leur véritable contexte. C'est comme si parmi ce torrent déchaîné de paroles, parmi ces volutes de fumée, l'auteur voulait nous faire croire à une certaine réalité; réalité issue d'un songe bien particulier, où il se plaît à mixer le vrai et le faux, sans pour autant nous permettre d'oublier qu'il s'agit d'un roman; en témoignent non seulement les aventures souvent disparates des personnages, mais aussi, et à côté des aspects qui offrent une image peu complaisante de l'Espagne, certains passages où pointe un sens aigu de l'humour. Ainsi, il parle de la mort des frères Veragua, descendants de Colomb, en donnant de tels renseignements comiques sur leur physique et leur caractère, que l'on serait tentés de croire à la fausseté de leur existence[15]:

> Fusillés comme des malpropres! [...] Les descendants de Christophe Colomb! Oui, veux-tu le croire, les arrière-arrière petits-fils en droite ligne par les femmes de l'inventeur des Amériques. Le duc de Veragua et son frère le duc de La Vega, [...] Oh! Si tu les avais vus caracoler. De longues gueules sinistres de prognathes, l'un plus court d'une patte et bigot, la tête fourrée à chaque moment dans le confessionnal quand il n'avait pas le cul sur son cheval; l'autre bigle et plein de chimères, écrivant quotidiennement au roi d'Angleterre pour l'abreuver d'injures de ce qu'il ne voulait lui rendre la Jamaïque; mais à cheval, des seigneurs! Les derniers représentants de l'école espagnole. (*S.F.*, p. 35).

Cependant, et pour illustrer cet humour, rien de mieux que de rappeler quelques conversations et descriptions d'un Franco devenu un pantin, une marionnette. La conversation avec son présumé confesseur à propos de l'apparition de la Vierge d'Atocha sous les traits, pas très flatteurs, de sa femme —osseuse et jaune comme un coing, habillée d'un simple biquini très martial parce que bleu et blanc—, et lui muni non du bras de sainte Thérèse, mais de la tibia de "la catholique Isabelle", donnent déjà le ton. Ces scènes, issues d'un rêve grotesque, provoquent forcément l'hilarité:

> Me paraît, Padre, que c'était Notre-Dame d'Atocha. Elle était tout en nez et osseuse, Padre, osseuse terriblement! un véritable jeu d'osselets! clic-clac! A faire peur! Et jaune avec cela; comme un coing. A s'y méprendre, c'était ma pauvre Carmen... [...]. Si, Carmen, ma Carmen! ma bergère, ma boîte à chagrin, ma bourgeoise, ma tendre et digne épouse.[...]. Elle m'est apparue en bikini... mais un bikini martial... bleu et blanc... sinon comment aurais-je su qu'il s'agissait de la Vierge d'Atocha... (*S.F,* p. 258-259)

Le mensonge, le mélange de religion et d'ambition, ouvrent ainsi le portrait magnifique d'un Paco-la-crapule, comme l'appelle le narrateur, à mi-chemin entre *Le grand Dictateur* —très rapetissé— de Chaplin, et une vieille tante fofolle:

15. Il s'avère que de nos jours ces descendants existent vraiment, et qu'ils portent les titres hérités de Colón: duque de Veragua, duque de la Vega, marqués de Jamaica entre autres.

> Alors sans même se rendre compte de ce qu'il faisait il les mit à ses oreilles. A ses oreilles les émeraudes du pape Borgia. Mais doña Maria de las Nieves avait tourné les talons et la porte qui menait du bureau au salon des ambassadeurs s'était déjà refermée sur elle, quand le Caudillo, hors de lui-même, comme projeté par un ressort, se mit à exécuter bien au centre du médaillon de la savonnerie à rinceaux fleuris un pas de fandango d'une agilité diabolique: "Je suis la Vierge d'Atocha, je suis la reine d'Espagne...", criait-il en jetant une jambe à droite et puis une à gauche et en claquant des doigts. (*S.F.*, p. 260).

C'est sur ces notes de couleur, ou si l'on veut sur la comicité de ces passages, que j'aimerais conclure ce travail. Car, si telle qu'elle nous est apparue, la vision de l'Espagne reste, du moins en partie, immuable, il est aussi vrai qu'on a l'impression que ces nouveaux voyageurs de la fin du siècle, et Combescot en tout cas, cherchent aussi le côté plaisant et bon vivant de ce pays. Et ceci, bien que ce qui l'attire surtout, comme quelque chose de déjà inné, soit une fois de plus certains topiques typiques, que nous-mêmes avons bien soin d'exporter: le monde des toros, le flamenco, les tapas. Un pays, où malgré tout et en dépit des clichés d'une Espagne tournée incessamment vers la mort et le pessimisme, dit-on, il fait bon de vivre.

BIBLIOGRAPHIE

ARAGON, Louis (1963) *Le Fou d'Elsa*, Paris, Gallimard 1993.
BACHELARD, Gaston (1957) *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F. 1981.
CASTILLO, M. Del (1977) *Le sortilège espagnol*, Paris, Julliard.
DENUZIÈRE, Maurice (1979) *Un chien de saison*, Paris, J.-Cl. Lattès.
DURAND, G. (1969) *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas.
SERRANO MAÑES, Montserrat (1999) "Grenade, reconquise, Grenade trahie? L'imaginaire français et la recréation d'espaces-temps historiques", *Relaciones culturales entre España, Francia y otros países de lengua francesa*, vol. I, pp 293-304.